

Le cousin de John, Dan, commença à se plaindre par messages instantanés, ce soir-là, du vol de quinze heures qu'il devait faire des États-Unis à Hong Kong. Puis il s'arrêta, se rendant compte qu'il n'était pas très approprié de se plaindre d'être confiné si longtemps alors qu'il s'adressait à un prisonnier. John dit : « Je passe seize heures chaque jour confiné dans ce lit », et envoya une vidéo à Dan pour lui montrer sa misère. « De plus, il n'y a pas d'hôtesse de l'air, pas de classe affaires, pas de bonne nourriture, aucun espoir de sortir le lendemain, pas de climatisation et peu de propreté. Être en prison, c'est comme voyager chaque jour en pire que classe économique pendant seize heures, où des raiders cruels, criant dans un dialecte, viennent parfois sans prévenir chambouler tes affaires, les jetant par terre et volant des choses, tandis que d'autres 'passagers' volent aussi. »

À titre d'exercice pratique, imaginez prendre la classe affaires de Chicago à Hong Kong—un jour sur deux de votre vie pendant les cinq (ou plus) prochaines années—et passer ensuite huit heures assis dans une usine bruyante, sale, délabrée, pleine de sciure, gérée par des chefs autoritaires (et parfois méchants), située dans un mauvais quartier. Ensuite, vous êtes repris à l'aéroport pour un vol retour en classe affaires vers Chicago le lendemain, où vous passerez huit heures dans un parc—ou une église pentecôtiste adjacente—situé dans un bidonville dangereux et sale du sud, avant d'être ramené à l'aéroport pour un autre 'vol' de repos à Hong Kong, et la routine recommence. Une fois par semaine, à Chicago et à Hong Kong, des connaissances (après avoir été humiliées et fouillées à nu) peuvent venir vous voir pour quatre-vingt-dix minutes. De temps en temps, des hommes vraiment privilégiés peuvent passer devant les spectateurs avec leur épouse et aller dans une salle commune qui fait passer le Motel 6 pour un palace, et avoir des relations sexuelles sur un matelas immonde. La même routine monotone se répète jour après jour, année après année, à une différence près : le vol n'est pas agréable—pas même en classe économique. L'analogie serait meilleure si on devait passer quinze heures entassé dans la soute à bagages, dans le ventre brûlant ou glacial de l'avion, au lieu de la classe affaires, exposé à des températures extrêmes et forcé de cohabiter avec des délinquants sexuels agressifs, des hommes dangereux, voleurs, malpropres et anti-hygiéniques, tout en étant servi d'une nourriture à peine digne d'un chien ou d'un chat. Si vous faites passer un téléphone portable et êtes attrapé, vos années de 'voyage' peuvent être prolongées et la possibilité d'arrêter cette routine, réduite. Les soins médicaux en arrivant sont inférieurs à ce que l'on pourrait attendre d'un bidonville normal, à part des médicaments 'gratuits' obsolètes, périmés, parfois expirés, donnés par un praticien non qualifié et incompetent. Vous n'accumulez pas non plus de miles de fidélité, et on ne vous permet pas de travailler, hormis quelques tâches payées au salaire minimum, comme cuisiner des plats rudimentaires dans des tonneaux pour une horde de voleurs et de vauriens, coudre du cuir ou travailler le bois. Vous apprendrez à apprécier de vous ennuyer à mourir et participerez à des passe-temps ad nauseam. Parfois, un psychologue ou assistant social viendra vous voir, puis vous critiquera durement dans un rapport et recommandera un « traitement », offert à quelques privilégiés, qui pourrait éventuellement vous permettre d'arrêter la routine des voyages plus tôt—si un panel de juges en convient. De plus, les contribuables paieront la facture globale, même si les proches de certains 'privilégiés' peuvent 'se sentir conduits' à sacrifier leur patrimoine au fil des ans pour compléter ou remplacer l'approvisionnement en nourriture, en produits d'hygiène, accessoires, médicaments, vêtements et literie. Beaucoup contribueront à payer les honoraires exorbitants d'avocats peu compétents qui parviennent rarement à vous sortir de la soute à bagages ou à vous obtenir des permissions de sortie. Ils ne vous feront même pas entrer dans le salon d'aéroport, sauf exception—en cas de pot-de-vin. Le pire : l'analogie est plus vraie que fictive. Que pouvait dire Dan ? Il devrait s'estimer heureux de n'être agréablement confiné qu'une ou deux fois par an. John dut remercier son cousin pour cette analogie. Pourquoi tant d'idiots croient-ils qu'un tel scénario réduit la criminalité ou réforme les criminels, nul ne le savait.